Les possibilités d'une île

Fou de jazz, de Bach et de biguine, ALAIN JEAN-MARIE est l'un des pianistes les plus demandés de la jazzosphère – Barney Wilen, Abbey Lincoln ou Chet Baker ont fait appel à lui. Au moment où sort "Chofé Biguine La", enregistré avec le Jazz Ensemble de Patrice Caratini, il évoque ses souvenirs hauts en couleurs. PAR PHILIPPE VINCENT.

Alain Jean-Marie et moi nous étions perdus de vue depuis plus de dix ans,à la suite de mon exil provincial, et il fallut les obsèques de Mimi Perrin, en novembre dernier, pour que nous nous retrouvions. Et son salut fut si touchant que je me suis dit que sa modestie légendaire lui faisait encore inverser les rôles. À l'occasion de la sortie de son disque avec le Jazz Ensemble de Patrice Caratini, j'étais donc enchanté à l'idée de tordre le cou à cette légende qui fait de cet être discret un grand silencieux. Rencontre avec un enfant des îles devenu un pianiste majeur et un homme remarquable.

Vous êtes né à la Guadeloupe en 1945 : comment la musique est-elle venue à vous ?

Il y en avait partout : à la radio, dans la rue, chez le coiffeur. J'ai baigné dans cette ambiance de musique populaire et de danse qui venait aussi des îles voisines, Haïti, Trinidad ou Porto-Rico. À 8 ans mes parents m'ont fait prendre des cours de piano avec une voisine, mais j'ai dû arrêter au bout de trois ans car nous avons déménagé. J'ai donc continué seul en essayant de jouer les airs que j'entendais à la radio. Et dès 14 ans j'ai commencé à jouer dans les bals du samedi soir : biguines, des merengues et autres calypsos.

C'est là que vous avez découvert le jazz ?

Avec un petit groupe de copains nous écoutions la seule émission de jazz qui passait à la radio, *Jazz aux Champs-Elysées* de Jack Diéval. Nous aimions le bebop, et nous nous régalions avec Parker, Miles, Dizzy ou Rollins. La biguine étant un rythme qui tourne, qui swingue et qui permet l'improvisation, on essayait de jouer nos solos avec un phrasé bebop, et ça convenait parfaitement.

Vous êtes resté en Guadeloupe jusqu'à quel âge ?

Jusqu'en 1967, où je fus invité avec d'autres musiciens à l'exposition internationale Terre des hommes, à Montréal, pour animer le stand commun à la Guadeloupe et à la Martinique. C'est là que j'ai rencontré Jean-Claude Montredon et Winston Berkeley, qui m'ont proposé de travailler avec eux en Martinique où, à notre retour, nous avons formé un trio. C'était l'époque hippie et nous faisions une fusion de pop, de rock et de jazz sur des rythmes de la Caraïbe.

Puis vous êtes parti pour Paris...

Ce ne fut d'abord qu'une escale, car nous sommes allés au Maroc avec un chanteur haïtien qui voulait des musiciens de couleur pour son projet. Mais après quelques mois nous l'avons laissé et nous sommes rentrés à Paris, où on a galéré pendant quelque temps. Un jour de 1973, je suis allé saluer mes aînés Robert Mavounzy et Albert Lirvat, qui jouaient tous les soirs à La Cigale, un bar de Pigalle. Ce soir-là, coup de chance extraordinaire, leur pianiste démissionnait et Al, qui était le chef d'orchestre, m'a engagé sur le champ pour commencer le lendemain. C'est là que j'ai pu apprendre le répertoire, du style Nouvelle-Orléans jusqu'au bebop, car on jouait tous les tubes ...

PHOTO : JEAN-BAPTISTE MILLOT POUR JAZZ MAGAZINE / JAZZMAN

... de chaque période. C'est là aussi que j'ai connu plein de jazzmen qui venaient faire le bœuf et qui, après la fermeture de l'établissement en 1975, m'ont engagé dans leur orchestre : Michel Roques, Chris Woods, Bill Coleman, Hal Singer et bien d'autres. Après La Cigale j'avais donc pas mal de contacts et j'ai rencontré d'autres musiciens, au premier rang desquels Chet Baker. Et puis, à la fin des années 70, le Petit Opportun a ouvert. Dans ce club, Bernard Rabaud engageait des orchestres pour une semaine et j'y ai accompagné beaucoup de beboppers comme Johnny Griffin, Charlie Rouse, Clark Terry, Art Farmer... Je me demandais parfois si je n'étais pas dans un rêve, car adolescent j'achetais leurs disques, et je me retrouvais là, à jouer avec eux. C'était une sensation très curieuse.

Quand avez-vous commencé d'enregistrer ?

J'ai fait mon premier disque comme leader en 1968 pour Henri Debs, "Piano Biguine", un trio. Le second vingt ans plus tard, en duo avec Niels-Henning Ørsted-Pedersen, "Latin Alley". Entre temps j'en ai fait beaucoup comme sideman. Il y eut d'abord un disque avec l'orchestre de La Cigale et, à la même époque, j'ai enregistré avec François Guin, Gérard Badini, Cat Anderson. Je jouais aussi à l'hôtel Méridien, et on avait fait deux disques avec l'orchestre qui comprenait Harry Sweets Edison, Eddie Lockjaw Davis, Sam Woodyard et Pierre Michelot ou Marc-Michel Le Bévillon à la basse.

À l'époque du Petit Opportun il y a eu ensuite votre collaboration avec Barney Wilen, puis le disque d'Abbey Lincoln.

Avec Barney ç'a commencé en 1986 avec "La Note Bleue", le disque de son comeback. Nous avons fait beaucoup de concerts, d'abord avec le quintette ou le quartette, ensuite en duo - j'étais sidéré par l'aisance avec laquelle il pouvait swinguer sans section rythmique. Là encore, je réalisais un rêve d'adolescent. Quant à Abbey Lincoln, elle m'a appelé pour ce disque avec Clark Terry, Jackie McLean, Charlie Haden et Billy Higgins. Elle avait demandé à Ron Carter de diriger la séance, et la cohabitation des deux géants de la contrebasse n'a pas toujours été facile à gérer. Toujours est-il que "The World Is Falling Down" est un beau disque. Ensuite, dans les années 90, j'ai continué à jouer au P'tit Op', mais aussi à La Villa, où beaucoup de musiciens américains étaient invités : Arthur Blythe, Benny Golson, Jimmy Heath, Von Freeman, Teddy Edwards, Jeanne Lee, mais aussi des plus jeunes comme Vincent Herring, John Swana ou Greg Handy. J'étais l'un des deux ou trois pianistes maison.

Combien avez-vous enregistré de disques ?

Comme sideman, une bonne centaine. En leader une quinzaine, essentiellement en trio, en solo ou en duo.

Vous êtes un merveilleux accompagnateur - très demandé par les chanteuses - mais vous apparaissez assez rarement en leader...

J'ai un tempérament qui fait que je n'aime pas trop me mettre en avant. Si je suis souvent sideman, c'est que j'aime être à l'écoute de l'autre. Accompagner des gens comme Steve Grossman ou Chet Baker vous en apprend beaucoup, peut-être plus qu'en étant leader. On profite toujours de cet échange. Quant aux chanteuses, les accompagner ne veut pas forcément dire que j'ai une qualité particulière pour le faire. Je suis à leur écoute, comme à celle des instrumentistes. Mais je dois avouer que j'aime beaucoup le chant. Billie Holiday est une de mes idoles et j'ai été très honoré d'être le directeur musical de la pièce *Lady Day* avec Dee Dee Bridgewater. Ne pouvant pas chanter moi-même, c'est peut-être ma façon de participer à cet art essentiel.

6 dates

1957
Naissance, le 29 octobre, à Pointe-à-Pitre (Guadeloupe).

1967
Il s'installe au Canada.

1979
Prix Django Reinhardt de l'Académie du Jazz.

1986
Comédie musicale *Lady Day* avec Dee Dee Bridgewater.

1992
"Biguine Reflections".

2010
"Abandon à la nuit" avec Morena Fattorini.

Est-ce qu'il y a un type de formation que vous affectionnez particulièrement et un type de piano que vous préférez ?

Pour un pianiste, je pense que le trio est la formule idéale. Le solo aussi, à condition d'avoir un très bon piano mais, curieusement, c'est une formule plus contraignante. Mais le trio institue un tout, comme une sorte de triangle sur lequel peuvent se construire beaucoup de choses. Quant à l'instrument, je n'ai pas vraiment de préférence pour telle ou telle marque, pourvu qu'il soit bien accordé et bien entretenu. J'aime un piano qui n'est pas trop clinquant, qui a une sonorité chaude, et il faut que je sente son âme.

Parlez-nous de votre rapport à l'écriture et à l'improvisation...

En Martinique, avec le trio, nous voulions faire une musique nouvelle. J'ai donc beaucoup composé à cette époque, ainsi qu'en 1992, quand on m'a demandé de faire le premier "Biguine Reflections". J'étais sollicité, ça me motivait. Quant aux standards, ils sont d'une richesse inépuisable, car il ne s'agit pas de se limiter à la vingtaine qu'on entend tout le temps. Si on cherche bien, on en trouve où il y a beaucoup de musique. Comme je ne suis pas très bon lecteur, j'aime me servir d'une grille comme tremplin pour prendre mon envol, mais je respecte toujours la structure de base. On peut être libre à l'intérieur de cette structure.

Quels ont été vos plus grands inspirateurs ?

J'en reviens toujours à ceux que j'ai entendus en premier : Teddy Wilson, Bud Powell, Wynton Kelly et Bill Evans. Teddy Wilson parce que le premier disque que j'ai eu était de lui (avec Benny Goodman) et il y prenait un solo magnifique sur *Body And Soul*. Et j'aime toujours sa fluidité et son élégance. Bud Powell parce que c'était le bebop et je voulais avoir ce phrasé dans mes solos. Wynton Kelly pour la danse quasi caribéenne de son swing. Enfin Bill Evans pour la nouveauté harmonique, la limpidité de son jeu et pour le son du piano.

Comment définiriez-vous votre style ?

Difficile, car je ne sais pas s'il est vraiment abouti. Je m'inspire beaucoup du bebop et de son phrasé, j'adore la sonorité de Bill Evans et j'aimerais avoir la fluidité de Teddy Wilson et de Winton Kelly. Mon style est sans doute une synthèse de tout ça. Depuis quelque temps je m'efforce de me concentrer sur le son que je peux tirer de l'instrument, le privilégiant à la virtuosité pour faire entendre que la musique est déjà dans chaque note. De toute façon, n'ayant pas étudié le piano classique, je manque de technique, et si je voulais être un virtuose je me casserais vite la gueule. Le parti-pris d'économiser les notes pour privilégier le son me va donc très bien. C'est peut-être cette recherche de la sonorité qui me fait paraître enfermé dans ma bulle quand je joue. Dans ces moments-là, j'essaie d'être le plus possible à l'intérieur de la musique, dans mon son. J'essaie de faire corps avec l'instrument pour qu'il soit le prolongement de mon être.

Avec la chanteuse Morena Fattorini, vous êtes d'une aisance remarquable alors que le baroque, c'est nouveau pour vous...

Je viens d'un milieu modeste et mes parents n'écoutaient pas de musique classique. J'avais lu dans des revues spécialisées que des musiciens de jazz, notamment Bill Evans, écoutaient Debussy, Ravel et Scriabine. Je me suis donc mis à les écouter, et j'ai tout de suite aimé les *Préludes* de Debussy. Plus tard, j'ai découvert Bartok et surtout Bach. J'aimais bien cette architecture et, pour moi, Bach swinguait déjà, bien avant Jacques Loussier ! J'avais aussi beaucoup aimé le Modern Jazz Quartet, malgré ce qu'en

PHOTO : JEAN BAPTISTE MILLOT POUR JAZZ MAGAZINE / JAZZMAN

3 CD ESSENTIELS

Latin Alley
1987 - Ida Records

Alain Jean-Marie a déjà 42 ans quand il enregistre son premier disque en leader avec le fabuleux NHØP. Un must, avec un joyau de sa composition, *Italian Sorrow*. Difficile à trouver : en occasion uniquement !

After Blue
1998/1999 - Jazz in Paris

Réédition en double CD de ses deux enregistrements pour le label Shaï. Le premier est un solo où l'élégance habille une grande émotion. Le second, avec Gilles Naturel et John Betsch, offre une version éblouissante de *Relaxin' at Camarillo* par un trio en pleine osmose.

Biguine Reflections Vol. 2, 3 & 4
1996/1998/2000 - Poker Prod. / Rue Stendhal

Réédition récente de trois de ses albums consacrés à la biguine avec Eric Vincenot à la basse et Jean-Claude Montredon à la batterie. Loin de la musique de danse caricaturée par les dépliants touristiques, une véritable "réflexion" pianistique sur la musique des îles.

disaient ceux qui ironisaient sur ces gens en smoking qui jouaient une musique trop sage à leur goût. Pour moi, c'était d'une grande sophistication et d'une grande élégance. Disons que ma culture classique était très sommaire et quand j'ai rencontré Morena et qu'elle m'a parlé de Monteverdi, je suis tombé de haut car je pensais jusque là qu'il s'agissait d'une marque de chaussures. Elle m'a fait écouter du baroque et j'ai vu que, comme pour la biguine, cette musique réserve une place à l'improvisation. Elle a donc insisté pour que je travaille avec elle en me disant que je n'avais qu'à jouer comme d'habitude et nous nous sommes vite rendu compte que c'était une musique qui permettait un accompagnement libre pour peu qu'on reste dans la suite harmonique. J'essaie donc d'avoir la même attitude qu'avec les standards, pourvu que ça reste musical. Cela ne veut pas dire que je le ferais avec une autre chanteuse - Morena est mon épouse depuis une dizaine d'années - mais, comme pour la composition, j'ai trouvé la motivation.

« Monteverdi, jusque-là je pensais que c'était une marque de chaussures... »

Autre actualité : le disque avec le Caratini Jazz Ensemble consacré à la biguine.

Etant pianiste de son Jazz Ensemble, j'ai proposé à Patrice un projet sur la biguine. Nous sommes partis de mes "Biguine Reflections", où les reprises d'Al Lirvat et de mes compositions étaient déjà un détournement du jazz vers la biguine. Tout ça a été de nouveau détourné par Patrice. En 2001, notre concert à Fort-de-France a été enregistré. Il vient de sortir chez Universal *["Chofé Biguine La", NDR]*. J'en suis donc un peu le coleader, puisque Patrice a fait ses arrangements à partir des miens. Caratini est un homme ouvert à tout : la musique contemporaine, le tango, la musique cubaine... Si on lui dit que les martiens font de la musique, il trouvera le moyen de monter un programme autour ! C'est un musicien avec un grand M.

Quel est votre meilleur souvenir de concert - et le plus mauvais -, et quelle autre activité auriez-vous aimé avoir ?

Le plus mauvais concert, je l'ai oublié, mais le meilleur je ne l'oublierai jamais : c'était une semaine au Dreher avec Sonny Stitt, sans doute la plus belle semaine de ma vie. Quant à l'autre activité, il faut savoir que j'aime beaucoup la lecture et particulièrement la poésie et la philosophie. Aussi, si je devais m'adonner à autre chose que la musique, ce que je ne souhaite pas, ce serait à la philosophie. Parce que c'est un questionnement permanent. * **PV**

CD Patrice Caratini Jazz Ensemble & Alain Jean-Marie Biguine Reflections : "Chofé Biguine La" (EmArcy / Universal, Choc *Jazz Magazine / Jazzman*, offert à nos nouveaux abonnés, voir p. 77).

CONCERT Le 1er juillet en duo avec Patrice Caratini (Respire Jazz Festival, Charente). Avec Morena Fattorini : tous les derniers dimanches du mois à Paris (La Vieille Grille).